

«On en parle. Rencontre avec André Malraux», rapport d'un entretien accordé à Philippe Labro, *Le Journal du Dimanche* [Paris], n° 1229, 14 juin 1970, p. 2. (Compte rendu d'une rencontre datant de 8 jours. L'entretien n'avait été ni enregistré ni noté. Peu de citations.)

Philippe Labro

Rencontre avec André Malraux

Rencontre, il y a huit jours, avec André Malraux. Il arrive, le pas urgent, la tête un peu baissée, comme à la recherche d'un obstacle, vêtu de sombre. Une chemise blanche, une cravate de tricot noir. Tout est blanc et noir chez lui. Des yeux sombres, des cheveux sombres, des mains étonnamment frêles et belles, blanchâtres, aux doigts minces. Le teint pâle. Il s'assied, commande une quelconque grillade et il attend, il attend qu'on lui lance la balle.

Il n'y a, en apparence, aucune raison «d'actualité» pour rencontrer l'auteur de *L'Espoir*. Aucune raison «journalistique», comme on dit : la voix de Malraux ne se fait guère entendre, ces temps-ci. On sait qu'il travaille à la deuxième partie de ses *Antimémoires*, mais qu'elle ne sera pas publiée avant six ou sept mois. On sait qu'il aurait récrit la majeure partie des *Voix du silence*. Pour le reste, cet homme qui fut, pendant onze ans de pouvoir gaulliste, un homme «public» est redevenu, brutalement, un citoyen très privé. «Le général de Gaulle, aurait-il dit un jour, a fait ses bagages, je prépare les miens». C'est un mot qu'on lui prête – un rare mot puisqu'il ne fournit plus guère, à cause de son absence de la vie de Paris, l'occasion de rapporter un seul de ses traits. Mais il n'est pas besoin de prétexte professionnel pour vouloir passer une heure ou deux avec un tel homme, il suffit d'admirer son œuvre et d'être poussé par cette curiosité qu'engendrent, naturellement, les êtres d'exception. Un ami, Pierre Galante, qui publiera, en octobre, aux Presses de la Cité, un *Malraux* inédit et riche en souvenirs et conversations, me fournit l'occasion de rencontrer, à 13 heures, dans son restaurant

habituel (il n'en fréquente pas d'autres), celui qui a écrit : «Les hommes ne meurent que pour ce qui n'existe pas».

Il arrive donc, vous disais-je, comme déjà pressé d'en finir. Roger Stéphane rapportait quelque part cette description de Malraux par une de ses amies : «Jamais de mise en train ni de préambule ni de précautions oratoires, Malraux saute à pieds joints dans son sujet...» En réalité, il attend qu'on lui envoie la balle : un mot, un nom lancé, et il saisit cette balle et vous n'avez plus, véritablement, qu'à la relancer, de temps à autre. Il se charge de monter au filet, de jouer à la volée, de servir et de smasher, puis de repartir au fond du court pour entamer un nouveau et long développement. J'emprunte au tennis une comparaison qu'il limite, lui, au ping-pong, lorsqu'il parle de Kennedy et de De Gaulle. Car, ces deux hommes – qu'il évoque très fréquemment – possédaient, eux aussi, cette qualité : «Ils n'ont pas vraiment besoin de vous voir, mais ils ont envie que quelqu'un renvoie la balle». Selon Malraux, de Gaulle jouait beaucoup moins au ping-pong que Kennedy... Il faisait un exposé : «Voilà, c'est comme ça, vous connaissez mon point de vue» tandis que Kennedy attendait et sollicitait bien plus les questions. Il y avait un semblant de conversation. Un semblant, rien de plus. Au bout du compte, le résultat était identique. Eh bien ! avec Malraux, c'est la même chose : un quasi-monologue.

Un monologue génial (pour une fois, l'adjectif le plus galvaudé de notre langage n'est pas excessif). Tout ce que dit Malraux paraît génial, en ce sens qu'il ne connaît pas la banalité, mais qu'il sait tout simplifier, qu'on le sent perpétuellement à la recherche des raisons profondes de l'action de tel ou tel homme politique; en ce sens, aussi, qu'il puise en permanence dans ce qu'il faut bien appeler sa culture, se référant constamment à l'Histoire, au XIX^e ou au XIV^e siècle, à l'art graphique comme à la musique, aux guerres comme aux opéras, aux assassins comme aux martyrs, à Jeanne d'Arc comme à Einstein, à Roosevelt comme au douanier Rousseau. On ne peut y voir aucune volonté d'éblouir : tout coule avec naturel et facilité. Et même lorsque c'est «énorme» – et il arrive que ses interprétations de tel événement ou de telle attitude d'un chef d'Etat le soient, énormes ! – cela n'apparaît pas tellement, car il semble toujours «posséder» son sujet, à l'image de ces premiers en classe que l'on jalousait – ou admirait – d'autant

qu'ils étaient, par surcroît, premiers en gymnastique, premiers à faire le mur et à faucher les bouquins à l'étalage des libraires... Bref : en un peu plus d'une heure, la conversation (si l'on peut dire !) portera sur de Gaulle et son voyage en Espagne, Picasso et sa récente expo, la Libération, la télévision, les prochaines présidentielles de 1976, Nixon, Edgar Faure, le conflit du Moyen-Orient, le conflit du Sud-Est asiatique, les divers soulèvements d'Amérique latine, Staline, de Gaulle, Mao, Kennedy, Staline, de Gaulle, Mao, les trois «géants» qui reviennent, en référence, de plus en plus intensément à mesure que le débit et les souvenirs ou les révélations s'accélèrent...

Il y a exactement deux ans, en juin 1968, au cours d'une étonnante interview à *Europe N° 1*, au lendemain de la grande secousse de mai en France, Malraux déclarait qu'il s'agissait d'une «répétition générale». Il voyait, dans ce que nous venions de vivre, un drame mondial : «Une civilisation, qui est la plus puissante de toutes et la seule, après tout, qui ait le pouvoir de se détruire elle-même, arrive à un moment dont elle n'a pas conscience, parce que, jusque-là, les civilisations étaient à l'intérieur d'une conscience. Pour parler plus simplement, la civilisation chrétienne se développait à l'intérieur du christianisme. Aujourd'hui, la civilisation, en quelque sorte, se développe à vide». Je lui demande si, deux ans plus tard, il maintient ces impressions d'alors. Il lâche, d'abord : «Vous avez vu les chiffres, les pourcentages. Ce qui s'est passé ces temps-ci dans les rues de Paris n'a rien à voir avec mai... Mais enfin, ce n'est pas fini, cette histoire des étudiants». Et de là, qui n'est que très conventionnel, il démarre sur le changement profond qui s'est opéré en France, comme dans le reste du monde occidental, ce que les politiciens ont eu tôt fait d'appeler «la majorité silencieuse» et que Malraux définit comme «la montée du tertiaire», le tertiaire étant, pour lui, ce qui va remplacer le prolétariat. La civilisation de la machine (terme sans cesse utilisé au cours des propos) perd un ouvrier, mais gagne, à chaque fois, un employé, un «col blanc», une «blouse blanche», et ce changement d'uniforme signifie un changement de mentalité et de combat ou, plutôt, de manque de combat. Et ceci, encore :

«Il n'y a plus de droite et de gauche, c'est cela qui me frappe. Ce qui existe, c'est le capitalisme... Il n'est pas impossible que, pendant trente ans, comme de 1820 à 1848, il n'y ait pas de vie politique sérieuse en France. Parce qu'il n'y aurait pas de vocation

nationale... A part les gauchistes, mais ils ne représentent pas beaucoup de choses. Et puis s'il y a des gauchistes en France, aujourd'hui, c'est parce qu'il n'y a plus de gauche».

Il eût été assez indélicat de prendre des notes au cours d'une conversation tout à fait «off the record». Il me reste, cependant, des notes mentales et quelques points précis dont j'aurai gardé le souvenir suffisant vif pour les rapporter sans trahir. Ainsi entre Kennedy et de Gaulle, Malraux affirme qu'il y avait un lien commun.

«Ils font partie de la même famille. Aller à Dallas et passer au Petit-Clamart, c'est la même chose, la même attitude. Il n'y avait pas vraiment de raison d'aller à Dallas, mais on voit très bien pourquoi Kennedy, prévenu de ce qui pouvait l'attendre là-bas, décide tout de même d'y aller. C'est le côté : "faut y aller" que possède aussi de Gaulle. Et certainement quelque part, la notion que si la vie doit s'achever là-bas, et comme cela, eh bien ! tant pis ou, peut-être, tant mieux ! Ce qui me fait dire qu'ils appartiennent à la même famille, c'est leur attitude vis-à-vis de leur propre rôle dans l'Histoire, la façon de toujours se situer par rapport à une Histoire plus importante et plus grande que les histoires... Pour lui, peu de gens ont su ce qu'il y avait derrière le meurtre de Dallas. Mais Bobby Kennedy, lui, savait. La dernière fois qu'il est passé à Paris, il m'a dit : "Maintenant, c'est à mon tour". Je l'ai noté ce soir-là, parce que après, la mémoire vous joue des tours...»

Les hommes d'Etat qu'il a rencontrés lui ont paru pour la plupart, «ligotés» par des éléments ou des forces aliénantes qui les empêchaient de jouer le rôle qu'ils auraient dû jouer : Nasser, Ben Gourion, tous les deux gênés par leurs extrémistes et qui auraient voulu – et dû – faire la paix, mais n'ont pas pu. Et maintenant... Mao, lui, n'est pas «ligoté», mais il est obsédé par le problème de sa succession : Chou En-lai n'en veut pas et Lin Piao n'a pas l'envergure. C'est cela qui taraude Mao : qui va prendre le relais ? Gandhi savait que Nehru suivrait, mais Mao ne voit personne et, selon Malraux, c'est l'angoisse d'un homme qui «après tout, a pris un pays en main et ne veut pas qu'on le retarde de cinquante à cent ans, ce qui constitue le chantage atomique américain, chantage qui diminue à mesure que la force nucléaire chinoise augmente». Car Malraux voit le grand conflit du Sud-Est asiatique (étendu aujourd'hui au Laos et au Cambodge,

«demain, pourquoi pas, à la Thaïlande, ce qui va signifier quelque chose comme 2.500 kilomètres de maquis, et aucune armée US ne peut tenir ça») en termes de grande confrontation mondiale et de menace permanente d'holocauste nucléaire. Ce qui semble rassurant, si l'on ose dire, c'est que la «machine», cette machine qu'il évoque si souvent, n'est pas contrôlable, et les savants en sont conscients : pour lui, il n'est pas impossible que, d'ores et déjà, les généraux américains aient avancé à leur président le scénario d'un bombardement atomique de vingt-cinq grands centres industriels chinois et que l'on ait soumis ledit scénario aux scientifiques et que ceux-ci aient à peu près répondu en ces termes :

«Vous pouvez essayer, mais nous ne pouvons pas garantir qu'un tel nombre d'explosions si rapprochées ne dérèglera pas totalement l'équilibre de la matière même, la santé de toute la planète, du système dans lequel nous respirons... Les deux seules bombes qui aient explosé, celles de Hiroshima et de Nagasaki, l'ont fait à quelques jours d'intervalle, puis on s'est arrêté. Jamais, et pour cause, l'expérience des vingt-cinq explosions n'a été faite. Votre scénario amènera peut-être, tout simplement, la fin du monde. Il n'est pas possible de prouver le contraire...

C'est le trop célèbre équilibre de la terreur, et sur ce sujet Malraux «traîne» volontiers. Non pas avec complaisance, mais, visiblement, avec passion. Comme si cet homme, qui a écrit un jour : «Il y a un sentiment très profond à l'égard de la mort, que nul n'a plus exprimé depuis la Renaissance : la curiosité», éprouvait, effectivement, et de plus en plus, une attirance pour la confrontation finale vers laquelle les événements actuels semblent nous pousser. Et peut-être cette familiarité avec la terreur, la mort, la violence explique-t-elle aussi la fascination de Malraux pour Staline. Quand Malraux, en fin de repas, se met à décrire Staline, c'est, tout d'un coup, une «page parlée» du prochain volume des *Antimémoires* :

«Staline silencieux, laissant l'interlocuteur parler, attendant cinq minutes avant de dire un mot, et c'est long cinq minutes de silence. Staline donnant l'impression d'être assis au fond de son enfer, semblant vouloir dire "Allez-y, venez donc me chercher, qu'ils viennent donc chercher une deuxième Allemagne en Russie", Staline avec sa perruque, ses moustaches d'Ivan le Terrible, les fausses épaulettes de cet uniforme taillé

pour le gonfler et lui donner un peu plus cette allure de guerrier terrifiant, Staline qui n'expliquait jamais rien, ne se livrait jamais et ne cessait de vous fixer de son regard de pierre, si bien qu'au bout d'un moment vous finissiez par avoir tout bêtement peur..»

La voix se fait plus rauque et plus âpre et les épaules se cassent un peu plus et les gestes des mains deviennent plus amples et plus rapides. Un coup d'œil à une montre, Malraux se lève, descend jusqu'à une voiture sans cesser de parler de Trotsky, de Gorki, de Tolstoï, de la littérature soviétique; il serre les mains et s'en va avec un mouvement de tête qui semble vouloir dire, comme les mêmes d'aujourd'hui : «salut».

S'il a toujours transporté avec lui sa solitude, comme un de ces vieux manteaux qui vous ont «fait» tant d'hivers et que l'on se refuse à jeter – et si cette solitude, inhérente à ses gestes, à sa silhouette, à sa démarche, ne lui a jamais déplu puisqu'elle collait à ce que l'on appelle son personnage (et dont il est, bien évidemment conscient, même s'il n'en est jamais dupe) – cette solitude qu'on lui voyait lorsque, courbé sur son pupitre, il invoquait dans la nuit la mémoire de Jean Moulin, ou lorsqu'il se penchait avec sollicitude vers la présidente des Etats-Unis en visite au musée du Louvre, cette solitude qui n'était qu'un supplément de séduction et de gloire, jamais, comme cet après-midi où je l'ai vu s'asseoir sur le siège arrière de son anonyme «DS» noire, elle ne m'a paru plus définitive et, disons-le, plus mélancolique.